

Magie noire chez le Grand Chef blanc

Le Président s'arrêta au bord des marches du perron.

La Rolls avec le drapeau aux couleurs du Sultanat du Pénisland s'avancait doucement dans la cour de l'Elysée.

- Alors, Augustin, savez-vous maintenant pourquoi il a tant insisté pour me rencontrer ?
- Son conseiller m'a dit que le Sultan Boubou Accra se sent menacé et qu'il veut, en urgence, renforcer ses services de sécurité.
- En achetant quoi ?
- Des chars, plusieurs voitures blindées et des hélicos.
- Payés comment ?
- Cash. Avec la mise en exploitation de son champ de gaz découvert voilà quatre ans, l'argent rentre à flot dans les caisses du Sultanat.
- Et qu'en fait-il ?
- En priorité il gâte ses femmes et ses courtisans.
- Ses femmes ? combien en a-t-il ?
- Il a renié la religion catholique et s'est converti à l'islam, ce qui suivant certaines règles du Coran lui permet d'avoir 4 femmes légitimes. Mais on dit qu'il en a bien plus. Connaissez-vous son dernier surnom ?
- Non mais vous allez me l'apprendre.
- Le Grand Niqueur aux pinces d'or.

La Rolls s'était arrêtée devant le perron. Le Sultan, un hercule bien noir, en sortit et vint, tout souriant, saluer le Président. Il portait une tenue beige clair (on était en Juin) dont les manches s'ornaient de 9 étoiles (mieux qu'un Maréchal de France). Sur la tête une sorte de chéchia en peau de panthère, avec sur le devant un soleil rutilant, accentuait l'aspect clownesque du personnage.

- Mon cher Président, comment vas-tu ?

Le Président fut surpris par cette familiarité mais le Sultan enchaîna :

- Entre égaux, on peut se tutoyer.
- Bien sûr. Alors viens donc visiter l'Elysée.
- J'allais te le demander car j'ai décidé de faire construire un palais en plein centre de ma capitale et cette visite peut me donner des idées.

Elle dura une trentaine de minutes puis on enchaîna avec un apéritif au champagne.

- Je sais que tu es musulman. Mais le champagne est si français que...
- Aucun problème. Le Coran interdit l'alcool mais en consommer dans certaines conditions, comme les voyages, est permis.
- Alors tout est bien.

Près du Sultan se tenait un aide de camp aux airs bizarres. Il était le seul à être habillé en civil. Petit, crépu, les yeux bleus comme emplis de sang, il prit la coupe du Sultan, en versa un peu dans sa main et le but lentement. Le goûteur officiel fit alors signe au Sultan qu'il pouvait trinquer avec le Président. Un véritable sorcier sorti de sa forêt.

- Augustin, qu'est-ce que cette comédie ?
- Nous en avons été prévenus. Comment s'y opposer ?
- Trouvez-moi un serveur en cuisine, un bien blanc, qui sera mon goûteur pour le repas.
- Vraiment ?
- C'est un ordre, Augustin.

Le repas fut somptueux : escargots de Bourgogne ; filets de truite des Pyrénées accompagnés d'épinards à la crème ; plateau de fromages ; tarte aux mirabelles. Le tout accompagné de vins succulents.

Les goûteurs firent leur travail : avec recueillement pour le sorcier ; avec un sourire en coin pour son homologue blanc.

Au moment du café (le Sultan avait demandé un thé vert à la menthe), le sorcier sortit de sa poche un petit tube qu'il donna à son seigneur et maître.

- C'est un médicament ? demanda le Président.
- Chez nous on l'appelle le démarreur. Il maintient en état toutes les capacités sexuelles des hommes.
- Et tu en as besoin ?
- Hé, j'ai quatre femmes. Tu en veux ?
- Non merci, je n'en sens pas la nécessité.

Les deux chefs d'Etat échangèrent alors à voix basse des souvenirs égrillards et des anecdotes coquines, ce qui les fit bien rire. Mais il était l'heure de partir. Le Sultan souhaita faire une brève pause avant de quitter l'Elysée.

- Mais que fait-il ? demanda le Président à Augustin. Il y est depuis un quart d'heure. Il y fait la sieste ?
- Je ne le sais pas. Je ne vais quand même pas y aller voir.
- Si, allez-y.

Furieux d'être ainsi « promu » garde-chiottes, Augustin, qui s'imaginait en marche vers un destin supérieur, se dirigea vers les commodités élyséennes. Il était sur le point de frapper à la porte quand un bruit énorme retentit à l'intérieur, accompagné d'une espèce de rugissement.

A son appel, deux gardes arrivèrent en courant :

- Forcez la porte, leur demanda-t-il.

A l'intérieur, le Sultan gisait sur le sol. Le pantalon baissé révélait un postérieur éléphantique soutenu par des énormes cuisses.

- Un docteur, vite.

Mais il était trop tard. Le Sultan, qui avait juste commandé tant et tant d'armements pour renforcer sa sécurité, avait passé l'arme à gauche.

- Pour moi, dit le médecin en montrant la mousse blanchâtre qui entourait la bouche lippue du mort, cet homme a été empoisonné.

Le Président, aussitôt averti, en tomba des nues. **Un meurtre à L'Elysée.** Il avait assez d'em...comme cela sans qu'en plus un Sultan vienne casser sa pipe dans ses toilettes ! C'eut été un grand de ce monde que tout le monde l'aurait plaint. Mais là, le Sultan auto-proclamé d'un état microscopique qui avait au mieux quelques années de réserve de gaz, la France entière

allait en rire aux éclats. Le Président imaginait déjà, si la nouvelle venait à être connue telle quelle, certaines Unes du lendemain : « Aux ch...le Sultan », « De la drogue à l'Elysée »...

Communiquée à la délégation, qui attendait bien sagement dans un salon, la nouvelle figea sur place tous les membres, soudainement habités par une suspicion réciproque très visible. Lequel d'entre eux était responsable d'avoir commandité ce crime ?

Le lendemain un communiqué laconique annonça que le Sultan Boubou Accra avait été victime d'un malaise lors d'un déjeuner à l'Elysée. Ecourtant son séjour en France, il était reparti le soir même à bord de son jet privé pour regagner son pays et s'y faire soigner.

Deux jours plus tard le gouvernement du Pénisland révéla que le Sultan était décédé et que les médecins de la Présidence se demandaient (très sérieusement) si la mort était naturelle ou avait été provoquée. A l'unanimité il avait demandé au cousin du Sultan de monter sur le trône pour assurer, dans la continuité, l'avenir du pays.

Informé, le Président se contenta de déclarer : « Et il avait un goûteur ! A mon avis c'est lui qui l'a empoisonné sur ordre avec sa fiole d'aide au démarrage. Tout dirigeant a raison de se méfier de ses proches. Et il doit en changer souvent. Mais j'aurais peut-être dû accepter son cadeau. Vu les résultats, je vois déjà à qui je l'aurais refilé en douce ! ».